

34 : INCURSION SUR LA GRANDE BARRIERE DE CORAIL



Deux coquillages sur des galets (gravure)

Si j'aime la mer, ce n'est pas essentiellement pour y nager : un rivage est surtout pour moi la porte entr'ouverte sur un autre monde, presque une autre planète.

Hélas, j'ai toujours été gêné par la faible résistance de mon estomac à la houle. De toutes façons, même avec bouteilles et détendeur, on reste limité en profondeur, alors qu'à quelques centaines de mètres plus bas existe un troisième univers, nouveau et d'une variété incroyable, habité par des milliers d'espèces en train d'être découvertes : ce monde là est glacé, sans lumière, soumis à d'extrêmes pressions; c'est un troisième monde rempli de vie qui est à l'opposé d'un autre encore : celui qui occupe la canopée, zone située à trente ou quarante mètres au dessus du sol dans les cimes des arbres tropicaux : là bourdonnent des milliers d'insectes, volent d'innombrables oiseaux, circulent des singes, des serpents, des grenouilles et des carnassiers.

Mais aujourd'hui, nous resterons sur les rivages d'une petite île australienne, non loin de Brisbane ; elle est interdite au public, car réservée à son phare.

L'histoire commence par une amitié : Paul Pétry, Directeur des Phares et Balises, m'avait offert en début de carrière de devenir son adjoint et sans doute plus tard son successeur. Cet éminent ingénieur était hautement sympathique ; et la perspective de passer une partie de mon temps à inspecter des îles et caps isolés autour du monde aurait fort bien convenu à mes goûts pour l'exploration ; mais, tenu compte du mal de mer, je ne pouvais l'envisager.

Cette amitié qui nous liait s'est développée autrement au cours de parties de pêche à la mouche, Paul Pétry possédant en Normandie une très belle rivière à truites ; et quand je fus, quelques années plus tard, envoyé en Australie, il me fournit les meilleures introductions auprès de ses collègues australiens responsables des phares.

C'est ainsi qu'au cours d'un congé je pus me faire déposer pour quelques jours sur une de ces îles interdites.

La perspective de pouvoir explorer seul des massifs de coraux vierges me grisait. J'avais ma tente, quelques provisions, mes palmes et mon masque.

Je respirais avec volupté la brise du Pacifique, et j'imagi-

nais toutes ses richesses presque à ma portée. Dans le phare, il y avait un gardien, discipliné, et parfaitement insociable ; en débarquant, je présentais mon autorisation de séjour ; je ne le revis que pour lui dire adieu. Tout s'était bien passé, puisque rien ne s'était passé.



Coraux raides et souples

Je dressais ma tente à l'écart. Le ciel était intensément bleu, la mer d'émeraude, les eaux tièdes et cristallines et le soleil éclatant ; la grève, faite de débris de coraux, était aveuglante de blancheur.

Ma première découverte se présenta rapidement sous la forme d'un bénitier impressionnant, solidement calé sur le fond, et largement ouvert ; ses chairs étaient d'une délicate couleur pastel, bleu verdâtre, couleur due aux myriades d'algues microscopiques qui vivent en symbiose avec ces mollusques.

Me revint en mémoire le célèbre bénitier placé sur un pilier à l'entrée de l'Eglise Saint Sulpice ; mais celui que je regardais était dangereusement vivant ; tremper la main dans l'eau bénite de Saint Sulpice ne présentait aucun danger connu, bien au contraire ; mais la plonger dans l'entrebâillement d'un bénitier vivant comme celui-là eut été le meilleur moyen de la perdre, ou de rester emprisonné au fond de l'eau : car au moindre contact ces coquilles puissantes se referment d'un coup sec.

Cet impressionnant mollusque me remis aussi en mémoire un passage du carnet de bord du Capitaine Cook remontant les côtes australiennes: « There are giant cockles, of which one only would make the meal of a British sailor » (Il y avait des coques géantes dont une seule aurait suffi au repas d'un marin britannique). On mesure l'appétit que devaient avoir ces fondateurs d'empire !

La richesse d'un récif corallien est inépuisable : coraux de

toutes sortes, poissons bigarrés éclatants, crustacées, méduses, crinoïdes etc....

De nuit, avec une lampe étanche, on découvre un paradis : les myriades de polypes ont grand ouvert leurs corolles serrées les unes contre les autres ; cela transforme les buissons coralliens en massifs jaunes, roses, et de tous les verts, dont les surfaces ondulent comme des tapis soyeux au gré des mouvements de l'eau. Des bancs de crevettes chassent en faisant cliqueter leurs pinces, des grosses murènes tachetées avancent leurs têtes hideuses hors de leurs cavernes pour voir si vous ne seriez pas comestible ! Ces aventures nocturnes et solitaires étaient d'une beauté irrésistible, mais comportaient assurément quelques risques.

Le jour suivant, je m'aventurai davantage ; soudain je sentis une violente claque sur ma cuisse gauche. Comme je me savais vraiment seul, j'eus fort peur, retournant la tête, je vis à travers mon masque un gros poisson noir plaqué sur ma jambe; il me fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait d'un poisson pilote qui m'avait pris pour son requin. Il ressemblait à une grosse anguille sombre, très épaisse, il s'était fermement collé sur moi avec le disque ventouse qu'il porte sur la tête. Par la suite j'ai vu souvent de tels poissons fixés sur des requins qui les traînent avec eux, et leurs abandonnent leurs restes.

Reprenant mes esprits, je secouais la jambe, je donnais d'inutiles coups de poings sur cet animal trop attachant, puis je retournais au rivage ; au moment de sortir de l'eau, le poisson pilote désemparé abandonna ma cuisse et disparut.

Un peu plus tard, plongeant et soulevant une grande pierre plate, il en jaillit un petit requin gris vert, qui me happa le poignet ; il me fallut ressortir de l'eau et lui écraser la tête contre une pierre pour lui faire lâcher prise. Ses multiples rangées de dents serrées comme les pointes d'une râpe m'avaient mâché les chairs, et j'en ai gardé une cicatrice plusieurs années. Un incident nettement plus sérieux fut l'écorchure causée par un corail vivant : une semaine plus tard ma jambe s'infecta profondément; il me fallut trouver un médecin et recourir aux antibiotiques.

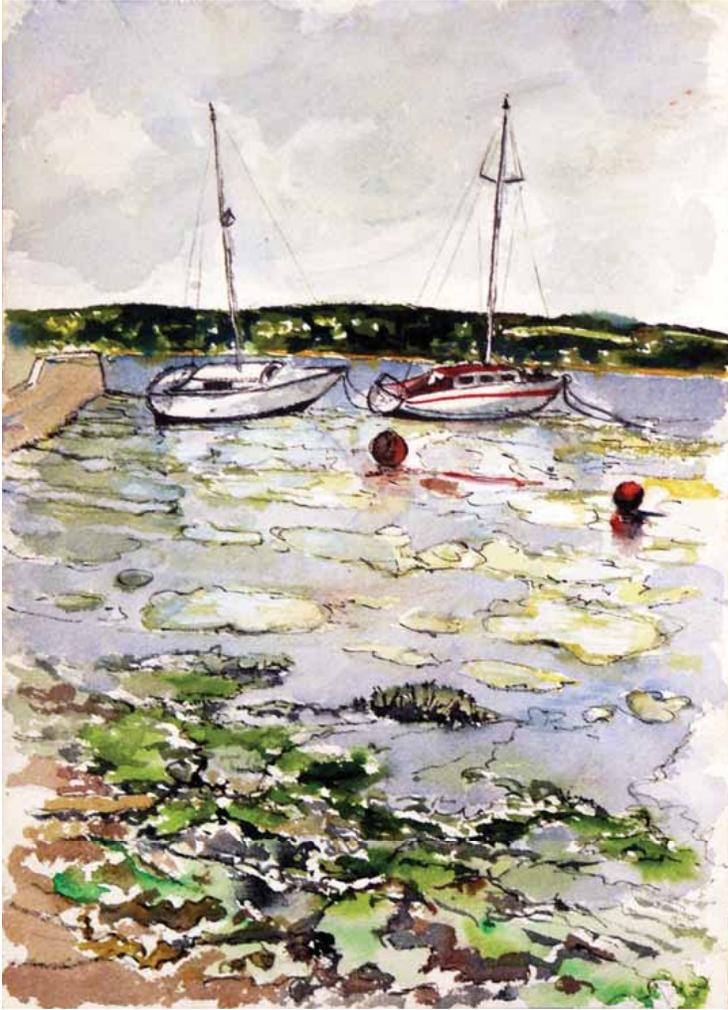
Toutes ces péripéties sont minimales comparées à la ren-

contre éventuelle d'un requin malveillant, d'un mérou géant ou d'un barracuda ; on peut aussi se faire piquer très douloureusement par certains poissons venimeux, ou par des oursins aux aiguilles pénétrantes, ou même par certaines méduses mortelles.

Je suis passé très près de tout cela, réussissant toujours à garder mes distances ; l'exception fut une méduse urticante américaine qui me fit souffrir d'une façon abominable : elle m'avait heurté avec précision à un endroit fort sensible, au cours d'un bain de minuit !



Coraux en éventail



Basse mer en Bretagne